

— Pour vous finir l'histoire, poursuivit Jacquet, M. le marquis doit me devoir une pièce de huit francs.

— En voici vingt, mon Jacquet.

— Merci bien, mademoiselle. Je ne suis pas positivement sûr de ce que je dis, mais il me semble qu'il me les doit. J'avais fait mon compte comme quoi il me devait vingt quatre francs, et il ne m'en a donné que vingt. c'est donc quatre francs en moins. Et puis, il ne m'en a encore une fois donné que vingt : c'est encore quatre francs. Et comme quatre et quatre font huit... Cependant, je peux me tromper, et si vous voulez que je vous rende... ?

— Garde, garde, mon garçon, et va te reposer de ton voyage.

Elle courut au jardin et moissonna des fleurs comme un jour de Fête Dieu, pour que sa chambre fût belle à l'arrivée de Gaston. Jacquet la regarda partir en se disant à lui-même : « Sixante deux francs, c'est un mauvais compte, comme disait mon grand père. » Et il supputa sur ses doigts combien il faudrait encore de louis d'or et de pièces de quarante sous pour faire cent francs.

Le jour se passa, et le lendemain, et toute une semaine, sans nouvelles du marquis. Mme Benoît cachait son dépit, Lucile n'osait pas se désoler devant sa mère, mais elles se dédommaient bien, l'une en pestant, l'autre en pleurant pendant la nuit. Du matin au soir, la mère promenait sa fille dans une voiture blasonnée, sans laquais et sans poudre, car le célèbre carrosse était encore sur la chantier. Elle la conduisait aux Champs-Élysées, au Bois, et partout où va le beau monde, pour lui donner le goût de ces plaisirs de vanité qu'on ne saurait goûter qu'à Paris. En l'absence des Italiens, elle lui faisait subir de lourdes soirées au Théâtre-Français et à l'Opéra. Mais Lucile ne prit goût ni au plaisir de voir ni au plaisir d'être vue. En quelque lieu que sa mère la conduisit, elle y portait le désir de rentrer à l'hôtel et l'espoir d'y trouver Gaston.

Mme Benoît devina sa fille que le marquis bondait sérieusement. Comme elle ne manquait pas de caractère, elle eut bientôt pris un parti. « Ah ! se dit-elle, monsieur mon gendre se passe de nous ! Essayons un peu de nous passer de lui. Qu'est-ce qui me manquait autrefois pour me mêler au monde du faubourg ? Des armes et un nom ; j'avais tout le reste. Aujourd'hui, il ne nous manque plus rien : nous sommes marquise d'Outreville, et nous devons entrer partout. Mais par où commencer ? Voilà la question. Lucile ne peut pas aller de but en blanc dire à des gens qui ne la connaissent pas : « Ouvrez-moi votre porte, je suis la marquise d'Outreville ! » Mais j'y songe : j'irai voir mes débiteurs, mes bons, mes excellents débiteurs : ils me recevront sur un autre pied que la dernière fois : on traite cavalièrement la fille d'un fournisseur, mais on a des regards pour la mère d'une marquise »

Sa première visite fut pour le baron de Subressac. Elle ne conduisit Lucile ni chez lui ni chez ses autres débiteurs. À quoi bon apprendre à cette enfant combien il en coûte pour ouvrir une porte ?

« Ah ! cher baron, dit-elle en entrant, à quel maudit fou avons-nous donné ma fille ! »

Le baron ne s'attendait pas à un pareil exorde.

« Madame, reprit-il un peu trop vivement, le fou qui vous a fait l'honneur de devenir votre gendre est le plus noble cœur que j'aie jamais connu.

— Hélas ! mon Dieu ! si vous saviez ce qu'il a fait ! Marié depuis huit jours, il a déjà abandonné sa femme ! » Elle exposa, sans déguiser rien, tous les événements que le baron ignorait, et vous savez. À mesure qu'elle parlait, le sourire reparaisait sur les lèvres du baron. Lorsqu'elle eut tout conté, il lui prit les mains et lui dit gaiement : « Vous avez raison, charmante, le marquis est un grand coupable : il a abandonné sa femme comme le roi Ménélas abandonna la sienne.

— Monsieur, Ménélas courut après Hélène, et je maintiens qu'un mari qui laisse partir sa femme sans la poursuivre, l'abandonne.

— Heureusement, le cas est moins grave, car je ne vois point de Paris à l'horizon. Vous ramènerez votre fille à son mari, c'est votre devoir, il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni.

La jolie veuve étendit la main, et dessina avec l'index un petit geste horizontal qui voulait dire Jamais !

« Mais alors, reprit le baron, que comptez-vous donc devenir ?

— Puis-je faire fond sur votre amitié, monsieur le baron ?

— Ne vous l'ai-je pas déjà prouvé, charmante ?

— Et je ne l'oublierai de ma vie. Si votre bienveillance ne me manque pas, j'ai de quoi me passer à tout jamais de M. d'Outreville. Les parents, en bonne justice, doivent passer avant les enfants. Qu'est-ce que je demande à Dieu et aux hommes ? L'entrée du faubourg. Que faut-il pour m'y faire recevoir ? Que Lucile y soit admise. Or, elle a tous les droits imaginables, il ne lui manque qu'un introducteur. Refuserez-vous de la présenter ?

— Absolument. D'abord, parce que cet honneur convient moins à un baron qu'à une baronne. Ensuite, parce que je ne veux pas contribuer au retardement du bonheur de Gaston. Enfin, parce que tout ma bonne volonté ne vous servirait à rien. Madame votre fille a incontestablement le droit d'entrer partout, mais quel titre ? parce qu'elle est la femme de Gaston. Comme femme de Gaston, elle trouvera la porte ouverte chez tous ceux qui connaissent son mari, c'est à dire chez tous ceux qui connaissent son mari, c'est à dire chez tous les autres, mais voyez si j'aurais bonne grâce à l'introduire en disant : « Mesdames et messieurs, vous aimez et vous estimez le marquis d'Outreville : vous êtes ses parents, ses alliés ou ses amis, permettez-moi donc de vous présenter sa femme, qui n'a pas voulu vivre avec lui ! » Croyez-moi, charmante, c'est une expérience de soixante quinze ans qui vous parle, une jeune femme ne fait jamais bonne figure sans son mari, et la mère qui la promène ainsi, toute seule, hors de son ménage, ne joue pas un rôle agréable dans le monde. Si vous tenez absolument à couder des duchesses, allez obtenir par de bons procédés que votre gendre vous ramène à Paris. Votre escapade l'a froissé, voilà pourquoi il ne vient pas vous rejoindre. Si vous l'attendez ici, je le connais assez pour prédire que vous attendrez longtemps. Retournez à Arlange. Ne soyons pas plus fiers que Mahomet : la montagne ne venait pas à lui, il alla trouver la montagne.

C'était assez bien parlé, mais Mme Benoît ne se tint pas pour dit. Elle se présenta, passé midi, chez cinq ou six de ses débiteurs. Personne n'ignorait le mariage de sa fille, mais personne ne témoigna le désir de la connaître. On parla abondamment du marquis, on le peignit comme un galant homme, on loua son esprit, on regretta sa rareté et sa misanthropie et l'on s'informa s'il passerait l'hiver à Paris. La veuve essaya en vain de replacer la pétition qu'elle avait adressée à M. de Subressac ; elle ne put trouver d'ouverture. Elle ne perdit pour tant pas l'espérance, et se promit bien de revenir à la charge. D'ailleurs, il lui restait encore une ressource, une ancre de salut, qu'elle réservait pour les dernières extrémités : la comtesse de Malésy. La comtesse était la femme qui lui devait le plus, et par conséquent celle dont elle avait le plus à attendre. C'était une jolie petite vieille de soixante ans, à qui l'on ne reprochait rien que la coquetterie, la gourmandise, un amour effréné du jeu, et la rage de jeter l'argent par les fenêtres. Mme Benoît se disait, avec juste raison, qu'une personne qui a tant de défauts à sa cuirasse ne saurait être invulnérable, et qu'on doit, par un chemin ou par un autre, arriver jusqu'à son cœur. Elle jouissait déjà de la surprise du baron, le jour où il la rencontrerait dans le monde entre Lucile et Mme de Malésy.

Tandis qu'elle faisait tant de visites inutiles, la jolie marquise d'Outreville s'enfermait dans sa chambre, et, sans prendre conseil de personne, écrivait à son mari la lettre suivante :

« Que faites-vous, Gaston ? Quand viendrez-vous ? Vous aviez pourtant promis de nous rejoindre. Comment avez-vous pu rester dix grands jours sans me voir ? Quand nous étions ensemble dans notre cher Arlange, vous ne saviez pas me quitter pour une heure. Dieu ! que les heures sont longues à Paris !